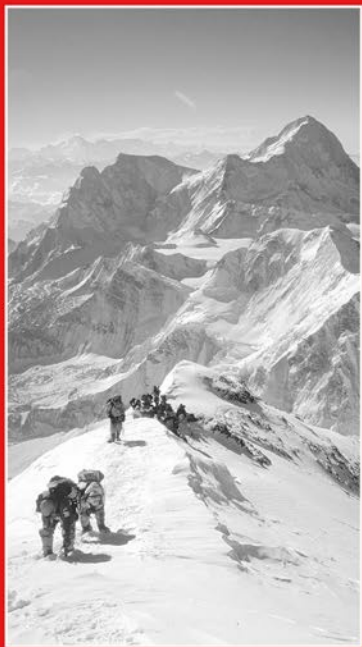


Benoît Heimermann

L'EVEREST



Editions Guérin
Chamonix

Benoît Heimermann

L'EVEREST

Extrait numérique

Éditions Guérin
Chamonix

UNE AFFAIRE ANGLAISE

À vingt pieds sous terre, dans un cimetière on ne peut plus marin, en marge de Brighton, au sud de l'Angleterre, repose l'authentique Everest, celui de chair et d'os – ou au moins ce qu'il en reste. Quelques familiers l'accompagnent : ses beaux-parents et ses deux filles qui, avec lui, partagent trois sommets dérisoires, cinquante centimètres de granit soulignés d'herbe tendre et d'épithaphes à l'avenant. L'endroit est champêtre et rassurant. Conforme aux habitudes de celui qu'il honore.

Décédé en 1866, à l'âge de 76 ans, sir George a certes passé l'essentiel de son existence loin de ses bases, mais jamais il n'a abandonné la

chaleur du cocon familial. À l'inverse d'un Mungo Park, d'un Charles Darwin ou d'un John Franklin, ses contemporains égarés aux confins des jungles et des pôles, ce bon père et bon mari se méfiait des aventures. À dire vrai, il n'a jamais visité les contreforts des Himalaya, ni gagné le Népal. Mieux, il n'a pas même aperçu, ne serait-ce qu'une fois, le belvédère majuscule qui domine le monde et qui, précisément, se réclame de son nom !

Le bibliothécaire de la *Royal Geographical Society* – merveilleux bâtiment à colombages égaré au cœur de Londres – fait néanmoins grand cas de l'important. Les altitudes infinies de cartes et de volumes qu'il convoque sous les lumières tamisées du grand salon fumoir attestent des mérites du « Surveyor General » qui, à défaut d'avoir vu, a anticipé ! De son Q.G. de Dehra Dun, situé à une journée de carriole de New Delhi et à quelques centaines de mètres seulement de son domicile, Everest s'est, pendant un quart de siècle, penché sur un arc de méridien bien précis : les dix mille kilomètres

reliant l'extrême sud de l'Afrique aux plus hauts plateaux du Tibet. Avec pour mission de calculer les distances et reliefs recensés dans l'intervalle. Les méthodes de triangulation qu'il emploie sont empiriques qui nécessitent une armée d'arpenteurs plus ou moins bien formés et d'encombrants théodolites installés en chapelet sur des tours de bois égrenées au fil d'un continent tout entier !

Dans les locaux du *Grand Trigonometrical Survey of India*, les opérateurs et les ingénieurs s'épuisent. Et George Everest tout autant, qui a déjà rejoint l'Angleterre, lorsqu'en 1849 James Nicholson, son lointain subalterne, repère, pour la première fois, à plus de deux cents kilomètres de distance, le pic « h ». Prolongeant ses investigations, ses supérieurs se persuadent que l'exception, bientôt rebaptisée pic « XV », est bien la plus élevée des soixante-quinze recensées alentour. Cinq ans plus tard, le calculateur Radaneth Shirkar tient son scoop : la pyramide à trois faces dont il achève de jauger les dimensions ne possède

aucun contradicteur à sa mesure. Dernier prix, ultime calcul : sa valeur est établie à 8840 mètres d'altitude et aucune montagne, en ce bas monde, ne pourra dorénavant s'élever davantage ! Un bon point pour la reine Victoria et son empire. Que la sentinelle supérieure du monde soit propriété « nationale », sise en territoire « allié », identifiée par une équipe « subordonnée » est un avantage que leurs orgueils conjugués ne sauraient négliger. Passe que d'autres sommets – le Dhaulagiri, le Chomolhari, le Kangchenjunga – soient baptisés, à la même époque, des noms que les populations locales leur ont, depuis toujours, attribués. Pour ce qui est du plus imposant d'entre tous, c'est au patronyme de son calculateur originel que l'on songe. Il en va de l'évidente supériorité de la Grande-Bretagne et des valeurs qui l'accompagnent.

Délicieuse époque où les amateurs de surenchère plébiscitaient des explorateurs plutôt que des envahisseurs afin de prouver le bien-fondé de leurs discours. Il convenait, en

priorité, de prendre la mesure du globe, de sonder ses taches blanches, de pénétrer ses mystères. Et si possible de terminer en tête ces épuisantes courses folles. Battus au pôle Nord par les Américains, au pôle Sud par les Norvégiens, les Britanniques ne furent pas longs à en inventer un troisième, tourné vers le ciel, sur un territoire totalement contradictoire avec le leur qui, jusqu'à preuve du contraire, n'accueille que des montagnes dérisoires.

Le paradoxe n'est qu'apparent : même si le point culminant des îles britanniques ne dépasse pas 1300 mètres, c'est bel et bien en Écosse et plus encore dans la région des Lacs, au nord de Manchester, qu'est né l'alpinisme de conquête. Celui, en tout cas, qui se mit en tête de venir à bout – sa mesure à peine officialisée – de son expression la plus impressionnante.

Un détour dans les vallées verdoyantes qui s'épanouissent en face de la mer d'Irlande permet de mieux comprendre. Du côté de Keswick et Ambleside, le mont Scafell ou

l'aiguille de Napes sont des terrains de jeu non négligeables. Aujourd'hui encore, les candidats à la grimpe, affublés de sacs légers et cordes multicolores, s'y bousculent. À défaut d'être assurés, leurs gestes sont volontaires. Dans la grande salle du *Wasdale Hotel*, les discussions s'emballent, comme s'enthousiasmaient, il y a un peu plus de cent ans, celles d'Owen Glynne Jones ou de Walter Parry Haskett-Smith, les premiers « rock climbers » de l'histoire. De doux romantiques, sortis des meilleures écoles et des familles les plus respectables. Pour eux, autant que d'alpinisme, c'est d'« élévation » dont il était question. D'un désir de jouer les équilibristes de la vie, de tutoyer les merveilles de la nature, de flirter avec la perfection des dieux.

Cent kilomètres plus au sud, à Mobberley, une église – la *Parish Church of Saint Wilfrid* – rapporte ces connivences. À la même époque, le long de sa tour crénelée, soulignée de mousse comme peut l'être un chemin de montagne, s'exerçait le fils du pasteur, lui aussi, pressé de

se détacher des pesanteurs terrestres. Un modèle qui ne se préoccupait guère de la performance mais qui entendait donner de l'élan à son existence. Futur et essentiel acteur de la chronique de l'Everest, George Leigh Mallory était de la race des anges. Il n'avait rien de ces mâchoires carrées et de ces muscles d'airain qui font l'apparence des champions. Au propre comme au figuré, c'était une « tête en l'air », capable, sans doute, d'oublier de lacer ses chaussures, mais jamais de tricoter les rêves que leurs semelles levaient à chaque pas.

Certes, la conquête du plus haut sommet du monde a mobilisé quantité d'officiers des Indes et d'ailleurs, et accompagné ses découvertes des vertus militaires qui, toujours, ont fait la réputation des troupes impériales. Mais ce serait faire fausse route que d'attribuer à ces seules motivations les progrès enregistrés par les Britanniques sur les flancs de l'Everest. Si ceux-ci se sont échinés avec tant de fièvre c'est qu'ils étaient aussi habités par la foi. Derrière les masques froids des leaders embrigadés, les

visages innocents des grimpeurs de tweed trouvaient toujours à s'exprimer. Parce qu'il importait d'abord de réaliser une belle œuvre, une chanson de geste inédite, un hymne désintéressé entre tous.

« Pourquoi s'attaquer à l'Everest ? Parce qu'il est là ! » : évidente jusqu'à l'épure, la réponse de Mallory disait l'essentiel. Et d'abord que les véritables « Conquistadors de l'inutile » n'ont que faire des justifications et encore moins des contextes politiques et médiatiques qui, plus tard, pollueront allègrement les débats. En ces temps reculés, l'Himalaya est encore une terra incognita. Une énigme, une diablerie, certes intimidante mais qui, paradoxe de l'innocence, n'empêche pas la revue *Nineteenth Century* de s'interroger : « L'Everest peut-il être vraiment escaladé ? » Avec cette question subsidiaire : « Mais comment y accéder ? »

Déjà plusieurs éclaireurs ont tenté leurs chances dans la région située nettement plus à l'ouest, aux détours de l'actuel Pakistan, et

perdu une bonne partie de leurs forces dans la bataille. Mais signe encourageant : un toubib suisse, un aventurier américain (et sa femme !), le duc des Abruzzes en personne ont, les uns après les autres, élevé leurs espoirs jusqu'à 7000 mètres d'altitude sur quelques sommets accessoires sans mettre, pour autant, en péril ni leurs intégrités physiques ni leurs intelligences.

Nommé vice-roi des Indes, lord Curzon négocie et intercède pour faire sauter les verrous qui protègent encore l'Everest. Au sud, du côté du Népal, où le roi refuse obstinément tout contact avec l'extérieur et au nord, du côté du Tibet, où le Dalai-Lama, consent enfin, en 1920, à laisser passer une poignée d'éclaireurs triés sur le volet. Depuis le sous-continent, Darjeeling puis le Sikkim, cette dernière route est longue, semée d'embûches, mais c'est la seule envisageable. Francis Edward Younghusband l'admet qui, en priorité, mobilise les énergies et fouette les imaginations.

Younghusband, c'est le contraire de Mallory :

un va-t-en-guerre sec et énergique, râblé et autoritaire. Qui a déjà traversé le désert de Gobi, franchi le col de Mustagh, parcouru les montagnes du Karakorum et du Pamir. Pour pousser plus avant l'exploration de l'Everest, il prône les vertus de l'organisation et de la discipline. Mais partage, néanmoins, l'idée d'un acte détaché et gratuit : « Gravier l'Everest ne sera pas plus utile que de taper dans un ballon de football [...] L'ascension n'enrichira personne, cependant la nécessité d'une telle action d'éclat élèvera l'esprit humain. » Un doigt pointé sur la couture et l'autre en direction d'une chimère supposée inaccessible : le mariage des contraires est encore à l'ordre du jour.

Entre 1921 et 1924, les Anglais s'attaquent à l'Everest à trois reprises. Avec Younghusband comme lointain ordonnateur et Mallory comme figure de proue. D'emblée la première reconnaissance se transforme en parcours du combattant. Il convient de défricher, de découvrir, de localiser. Vallée du Chumbi, plaine de Phari, ville de Tingri : la colonne ignorante

découvre l'essentiel. Et d'abord ses propres incompétences. Les contreforts de la montagne magique ne sont pas encore atteints que l'expédition déplore un mort de dysenterie et un second – le médecin en chef ! – d'un probable œdème. À l'image du photographe incapable d'embobiner correctement ses films, les erreurs et négligences s'accumulent. Le 24 septembre, Guy Bullock et George Mallory sont les premiers à atteindre le col nord (perché à 7000 mètres d'altitude) mais nul ne souhaite surenchérir.

Un an plus tard, le général de brigade Bruce remplace le colonel Howard-Bury. Plus important : l'intendance est révisée de fond en comble. Un interprète, une nourriture mieux adaptée, des sous-vêtements en poil de chameau, permettent d'améliorer l'ordinaire. Le moral s'en ressent qui habite une équipe par ailleurs renforcée. Dans un premier temps, Mallory, Somervell, Norton, Morshead passent une nuit à 7620 mètres et tentent un assaut, le lendemain, jusqu'à 8170 mètres.

La progression est un calvaire et la descente une apocalypse qui manque de coûter la vie à la moitié de la cordée. Nouveau progrès vingt-quatre heures plus tard : Bruce, Finch et le Gurkha Tejbir atteignent la cote des 8320 mètres. Demeuré en retrait, Mallory n'est pas au mieux, mais après une semaine de semi-repos, il repart à la charge. Avec une bien sinistre récompense à la clef : la perte de sept porteurs dans une avalanche alors que sa nouvelle tentative vient à peine de débiter !

Pas de doute : celui dont l'écrivain Lytton Strachey appréciait (au-delà du raisonnable) le « visage de Botticelli et les délicatesses de peinture chinoise », est habité par un don de soi qui dépasse la norme. Comment expliquer autrement son acharnement ? Même crédité de deux échecs, même marié, même père de trois enfants, même distrait par une pleine année de conférences et de voyages divers, Mallory n'aspire qu'à une chose : rejoindre au plus vite le camp de base de l'Everest. En des poses et des attitudes qui confirment sa singula-

rité. Ses compagnons ne l'ont-ils pas surpris, à l'une ou l'autre occasions, déclamant du Shakespeare ou nu comme un ver face à l'objectif du préposé au reportage ?

Pour cette troisième tentative en quatre ans, les techniciens de l'expédition ont considérablement amélioré les appareils à oxygène. Ceux-ci ne pèsent plus que 6,8 kg et sont accompagnés de casques et de masques empruntés au domaine aéronautique. Mallory enregistre, mais rechigne néanmoins à user de ce soutien artificiel. Question d'éthique et de principe ! Et ce, malgré les études médicales d'alors qui promettent aux alpinistes des gestes d'automates et des capacités intellectuelles réduites à zéro. Elles ne se prononcent pas sur la possibilité de survivre dans l'air raréfié du sommet « incognita » par excellence. Qu'à cela ne tienne : l'idéaliste persiste à moraliser ses intentions et poursuit sa quête selon ses principes ! Son jusqu'au-boutisme inquiète et l'ultime message qu'il confie à son épouse ajoute à l'emphase : « Sincèrement, je n'arrive pas à m'imaginer rentrant battu ».

Tout au long du mois de mai 1924, Mallory semble plus entêté que motivé. Rien dans le cheminement préalable jusqu'au glacier de Rombuck qui ne le surprenne. Ni dans le dessin de cette crête interminable qu'il conviendra, une fois encore, d'emprunter, à la vitesse du lémurien, sur près de trois kilomètres. Les caprices du vent sont, cette année-là, insupportables et l'installation des camps intermédiaires rendue d'autant plus laborieuse. Privés de tentes spécifiques, les porteurs souffrent le martyre. Une demi-douzaine tombent malades et quarante au moins désertent l'expédition pour de bon.

Enfin, le camp VI est établi à 8140 mètres. Somervell et Norton qui allient compétence et cordialité mais qui renoncent à l'oxygène, entament, ensemble, un premier assaut. Avec toujours en ligne de mire les deux « steps » déjà repérés lors des tentatives précédentes. Deux parois verticales – la première d'une dizaine de mètres, la deuxième d'une trentaine – qui promettent de transformer leur marche

hésitante en escalade véritable. Incapable de respirer correctement (« la montagne est trop haute et mon souffle trop court »), Somervell renonce. Passé la première marche, Norton s'échine encore et interrompt ses efforts à 8570 mètres. Il est une heure de l'après-midi, ce 4 juin, et la raison lui commande de rebrousser chemin.

Trois jours plus tard, Mallory prend le relais d'un bon pied. Il est accompagné d'un tout jeune compagnon, Andrew Irvine, solide comme un roc et surtout grand spécialiste des systèmes de respiration artificielle. La surprise n'est pas mince : sans explication véritable, Mallory opte pour une solution dont il avait pourtant jusque-là dénoncé l'usage. Tout dans son attitude et ses déclarations trahit le point de vue d'un homme qui, assurément, veut « en finir » (même si l'on hésite, bien sûr, à accorder à cette résolution le caractère suicidaire qu'elle recouvre !). Chemin faisant, il peste contre le mauvais temps, fulmine à propos du poids de ses cylindres, juste avant de renvoyer

son ultime porteur, lesté de deux messages définitifs : le premier, attentionné, à destination d'Odell, autre candidat à la victoire pour s'excuser du désordre laissé au camp IV ; le second, assuré, à l'intention de Noël, le preneur d'images de l'expédition, à qui il commande de braquer ses appareils dans sa direction, le lendemain, aux environs de huit heures du matin.

Avec quatre heures de retard, Noël aperçoit les deux grimpeurs. Avant ou après la seconde marche ? Franchement, il ne sait plus très bien. Un impénétrable nuage interrompt ses observations et ne lui permet guère d'en dire davantage. Au milieu de l'après-midi, demeuré en retrait, il rallie à son tour le camp VI, s'inquiète, siffle et hurle. Sans résultat. Le 9, il est encore là, seul avec son désespoir. Pour prévenir ses arrières, Odell dessine dans la neige une croix avec deux sacs de couchage : contraint et forcé, en milieu de journée, il abandonne Mallory et Irvine à la montagne et avec eux, le mystère attaché à leurs légendes.

Dans les vitrines du musée de Rheged, toujours dans la périphérie des Cumbrians Mountains, à deux heures de route des villages où ont grandi les deux héros, les preuves de leur sacrifice sont exposées comme des talismans. Découvertes en avril 1999 par une impressionnante expédition américaine – dûment financée et sponsorisée – elles rapportent la précarité d'une tentative et surtout les sentiments qui l'ont inspirée. Qui mieux que ce foulard de dandy, ces ciseaux de cousettes ou ces quelques lettres d'amour échappées d'un portefeuille fatigué disent le dérisoire de cette quête et le romantisme de cette aspiration ?

À la manière de ces lointains vestiges arrachés au Titanic par des robots téléguidés, les restes du pauvre Mallory, abandonnés aux curiosités de pilleurs de tombes armés de Gortex et de téléphones satellitaires, trahissent le divorce des époques. Le triomphe du technologique sur le poétique, la victoire du mercantilisme sur le superflu. Mais soulignent

aussi à gros traits les mérites exceptionnels des pionniers. Oui, ces Anglais évaporés qui, au début du siècle, entendaient régler son compte au culmen de la terre appartenaient à une chevalerie bien à part. Ont-ils atteint le sommet comme le laisse entendre ceux qui se sont amusés à agiter leurs fantômes ? Non, bien sûr. Tous les (vrais) spécialistes vous le diront : sans piton, ni Mallory ni Irvine n'ont pu passer outre la seconde marche dont les alpinistes modernes ne viendront à bout (avec une échelle !) qu'en 1975...

« Mais qu'importe ! », insiste Reinhold Messner, digne successeur des exceptions qui, cinquante ans plus tard, deviendra le premier homme à oser l'impossible sans oxygène et même en solitaire. « Après tout, ce que l'on doit retenir de ces prophètes, ce ne sont pas leurs exploits mais leur message. La nécessité faite homme de toujours prendre de l'avance sur les a priori, afin de gagner, au plus vite, le pays des chimères. »

TABLE DES MATIÈRES

<i>Chapitre I : une affaire anglaise</i>	page 7
<i>Chapitre II : Sir Ed</i>	page 27
<i>Chapitre III : en pays Sherpa</i>	page 47
<i>Chapitre IV : les coulisses de l'exploit</i>	page 67
<i>Chapitre V : une question d'équilibre</i>	page 87
<i>Bibliographie :</i>	page 107
<i>Remerciements :</i>	page 113
<i>Du même auteur :</i>	page 115
<i>L'œuvre d'Edmund Hillary :</i>	page 119

© Éditions Guérin 2005 - Chamonix.
Cet ouvrage a été tiré à 2500 exemplaires
dont 1000 numérotés de 1 à 1000.

Achévé d'imprimer en Novembre 2005
par DUMAS-TITTOULET Imprimeurs
Numéro imprimeur 43156 A
42004 Saint-Étienne – France